

AUGUSTE LAMBERMONT, mousquetaire du Roi (1819-1905)

*Je n'ai été qu'un ouvrier
attaché de toute son âme
à la poursuite
d'un but national.*



Il, qui seconderont ses vues coloniales avec une rare efficacité jusqu'en 1892. Trois hommes d'origine modeste, dont les motivations aux antipodes traduisent les préoccupations professionnelles : une perspective pour l'armée préoccupe le premier, un devoir social envers les nègres anime le second, le développement du commerce extérieur est le souci constant de Lambermont. Convaincu de la première heure, celui-ci est l'un des donateurs qui permettent au comité belge de l'AIA (p. 68) d'équiper la première expédition vers le Tanganyika. C'est lui qui, en marge de la Conférence de Berlin, fait des concessions aux puissances coloniales rivales – la France et le Portugal – en échange d'un tracé des frontières avantageux. Léopold II s'incline et Bismarck applaudit devant son habileté diplomatique. C'est toujours lui qui

Avec Alexis Brialmont et Emile Banning, Auguste Lambermont est un des trois mousquetaires de Léopold

participe ensuite à toutes les phases de création

de la colonie pour laquelle il se dépense sans compter. Rien ne présageait pourtant une telle destinée à ce fils de fermiers du Brabant wallon, volontiers taciturne et solitaire. Bien intentionnés, ses parents l'inscrivent au petit séminaire de Floreffe mais la prêtrise ne le tente guère.

Par défaut comme c'est souvent le cas, il entreprend des études de droit à Louvain tout en préparant l'examen d'entrée à l'Ecole militaire. Sur un coup de tête – les beaux yeux de la reine Isabelle n'y sont sans doute pas pour rien – il plaque tout à 19 ans pour s'engager dans l'armée espagnole confrontée à la guerre de succession qui oppose l'infant Charles à la fille de son frère Ferdinand VII. Rien de tel que la pratique pour entamer son éducation militaire. Faute de pouvoir rééditer ses actions d'éclat au siège de Morella, il décide de rentrer au bercail suite à la défaite des carlistes. A la proposition qui lui est faite de rejoindre l'ambassade belge à Madrid, il préfère entrer à l'administration centrale du Département des Affaires étrangères où il devient, dès 1842, adjoint à la direction commerciale tandis qu'il



passé, avec brio, les épreuves de l'examen diplomatique. Dix-huit ans plus tard, il est promu secrétaire général du département qu'il dirigera jusqu'à sa retraite, en 1903, avec un sens aigu de l'indépendance et de la neutralité nationale qui vaudra à Bruxelles d'être choisie de préférence pour la tenue des congrès et des assemblées internationales de l'époque.

Préoccupé d'offrir de nouveaux débouchés à l'industrie et de développer le commerce maritime à une époque où le libre échange triomphe des taxes protectionnistes – *La Belgique est une chaudière qui a besoin de soupapes*, aimait-il à rappeler – il lance l'idée audacieuse du rachat du péage sur l'Escaut aux Pays-Bas, qu'il obtient après 7 ans de négociations serrées. Ceux-ci l'avaient obtenu en 1839, au grand dam des Belges, en échange de la libre circulation sur le fleuve frontalier. La Belgique s'était aussitôt engagée à rembourser le péage aux compagnies maritimes de peur qu'elles ne se détournent du port enclavé d'Anvers. Mais la facture n'avait fait que s'alourdir à la mesure de la croissance du commerce.

Le défi était de taille : il fallait à la fois convaincre les bataves d'accepter un montant capitalisé – 36 millions de francs-or – et faire participer au paiement les nations intéressées. Fort opportunément, la même question se discute au sujet du détroit du Sund en mer Baltique et de l'embouchure de l'Elbe, ce qui contribue à la maturation des esprits. Dans les deux cas, Lambermont parvient à échanger la liberté de navigation réciproque contre la prise en charge, par la Belgique, de la part du Danemark et du royaume de Hanovre dans le rachat du péage de l'Escaut. Pour convaincre les autres, il fixe unilatéralement la participation de la Belgique à un tiers de la somme totale. Aussi n'a-t-il plus aucun mal à convaincre les 21 Etats concernés, réunis à Bruxelles, à adhérer au traité signé avec La Haye le 12 mai 1863.

Les succès qu'il remporte autant que sa personnalité et ses méthodes fondent une renommée, qui s'étend largement au-delà du cénacle belge. Fin diplomate, polyglotte, intègre, il s'intéresse réellement à ses interlocuteurs et est capable de se mettre à leur place. Ses prises de position, parfois audacieuses, se fondent toujours sur un argumentaire serré et une préparation minutieuse de ses dossiers. Tenace, il ne renonce jamais et sait donner du temps au temps.

A la fin de sa carrière, il n'est pas rare qu'il soit appelé comme arbitre de différends internationaux qu'il tente toujours de résoudre au bénéfice de toutes les parties en cause.

Boulevard Lambermont en amont de la chaussée de Haecht

